



Marie-Agnès Courouble

Et en plus, elle s'appelle
GARANÇE

Editions La Gauloise

Du même auteur :

- Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987*
(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)
- Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993*
- Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994*
(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)
- Ciel cassé. Éditions Tipaza, Cannes, 1997*
(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)
- L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998*
(Avec des eaux fortes de Michel Joyard)
- Et si vous étiez Musset... Les Éditions Varia Montréal, 2000*
- Visages nus, Éditions Méliis, Nice, 2000 (Préface d'André Verdet)*
- Sept heures d'absence. Les Éditions Varia Montréal, 2002*
- L'Homme de Berlin. Éditions du Losange, Nice, 2006*
- Pour l'Amour de Chair. Éditions du Losange, Nice, 2006*
- La femme clandestine. Éditions du Losange, Nice, 2009*
- La mère de Pierre. Éditions du Losange, Nice, 2010*
- Le Syndrome de Stockholm. Éditions du Losange, Nice, 2011*
- Dance for love. Éditions Sudarène, 2015*
- L'Homme de Berlin (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2016*
- Le Voilier Bleu. Éditions La Gauloise, Nice, 2017*
- Mort derrière le mur (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2017*
- Devoirs de vacances. Éditions La Gauloise. Nice 2017*
- L'enfant sous un saule pleureur. Éditions La Gauloise. Nice 2018*
- N'importe où. Éditions La Gauloise. Nice 2018*
- Et en plus, elle s'appelle Garance. Éditions la Gauloise,
St-Laurent du Var, 2019*

Marie-Agnès COUROUBLE

ET EN PLUS, ELLE S'APPELLE
GARANCE

Roman

Les Editions La Gauloise
Edition originale

1

28 mai 1970

Quand le téléphone a sonné, j'étais dans mon bain, alanguie au fond d'une mousse que j'avais achetée le matin même au super marché. Un délice ! J'étais décidée à y tremper une petite heure, j'avais la tête trop encombrée de trucs sans importance. C'était un jour où traîner, où joindre des bouts de réflexion, me laisser imbiber par cette eau salvatrice.

J'ai tendu une main glissante vers mon fixe qui sonnait sur le tabouret près de ma baignoire. On osait interrompre ma béatitude.

C'était Judith.

Une amie de Paris que je ne voyais plus souvent depuis que j'habitais le Sud.

-Tu tombes mal, ma belle, je me noyais dans ma baignoire.

-Pardonne-moi, j'ai besoin de toi, il n'y a que toi pour accepter ma folie.

Je n'avais pas peur. Judith était une fille sage et rangée, deux enfants, un mari, tous parfaits, elle vivait dans un quartier cossu encore un peu vert, son mari avait une situation plus qu'honorable.

Je ne l'avais plus vue depuis un an, quand je montais les trois étages de son très bel immeuble sans ascenseur et nous passions des heures toutes féminines à nous raconter nos vies

-L'eau refroidit, Judith !

-Remets de l'eau chaude et écoute-moi.

-Je m'attends à tout. Qu'est-ce que tu as perdu ? Ton merveilleux épagneul ?

-Écoute, Marie, j'ai un amant.

C'était brutal mais banal.

-On a vu pire. Tu interromps mon heure de délasserment pour...

-Ce n'est pas une banalité, Marie, je l'aime, il m'aime.

-Je m'en doute. Du romantisme à plein nez.

-Je m'essouffle, on chipe des heures, on manque de temps, on ne respire plus.

Ça commençait à m'embêter sérieusement.

-On se voit trop rarement, on rêve de quelques jours ensemble.

Je la voyais venir et mon bain refroidissait.

-Tu me connais, j'aime mon mari.

-Je te connais, tu es une sainte, une sorte d'icône.

-Ne te fiche pas de moi je suis en pleines difficultés. Marc ne sait rien, il me croit au bridge ou chez le coiffeur.

-Dieu merci ! Sage petite... Tous les maris ne sont pas des confesseurs.

-Ce que je veux, Marie, c'est une semaine avec lui...

-Ton amant, dis-le ! Et tu veux venir chez moi.

-J'arriverais deux jours plus tôt, nous passerions deux jours chez toi et ensuite nous visiterions le pays, il en rêve.

-Un adultère bien organisé quoi !

-Tout dépend de toi, tu es la seule qui peut me rendre ce service. Tout dépend de toi. Je deviens folle.

-Tu n'as jamais été folle, profite-en.

-Tu serais d'accord ?

-Attends que je me sèche.

Comment refuser, mon époux marin navigue, j'ai une chambre d'amis qui accueille rarement les réfugiés amoureux.

-Je te rappelle...

-Ne rappelle pas, dis- moi où et quand.

-J'arrive à l'aéroport de Nice, demain à 15h30.

Je n'en revenais pas, tout était déjà prévu ! Elle était dangereusement folle.

-Tu as du pot, demain je ne travaille pas. Tu as tout de même de l'audace, et si dans ma vertu profonde je te l'avais refusé ?

-Je t'aurais tuée dans ma tête. Tu es une vraie amie... quand elle vous déçoit on l'élimine.

Elle en devenait exaltée, un peu sotte.

-À demain, 15h30.

J'étais glacée, ébahie, et dans le fond, heureuse que Judith s'émancipe. On aurait du pain sur la planche. Cet homme devait être un mec parfait, quoique Judith... Elle en ferait des tonnes.

On s'était connues à dix-sept ans dans une auberge de jeunesse, à l'Alpe de Venosc, dans l'Isère.

La montagne d'été m'attirait encore. Venue du Nord, j'en étais loin. J'avais besoin de vacances jeunes et vigoureuses.

Là-bas, dès le premier repas plein de rires et de projets, j'ai remarqué une jeune fille genre bibliothèque rose, mèche à la joyeuse sur le front, nez retroussé, œil espiègle, tenue faussement sage.

Elle m'a plu. Nous avons bu, ri, et discuté. Elle était parisienne, très parisienne même, née sur place, de parents nés sur place et grands-parents idem. Je me suis empressée de lui dire que la province c'était pas mal non plus. Son petit visage semblait camoufler des choses, en tout cas elle était distrayante, institutrice dans une rue derrière l'Opéra elle semblait adorer les mômes. (Plus tard, je suis allée souvent la chercher aux sorties de cette école très chic.)

Un jeune sportif attirant nous parlait de ses ascensions, de sensations qui vous mettaient l'eau à la bouche. Des aventures rocambolesques de haut niveau qui nous laissaient béates avec en plus tout le charme du dynamisme et de la beauté énergique. Très séduisant.

À la fin du repas il nous proposait l'ascension du Coolidge moins difficile que la Meige qu'il avait faite des dizaines de fois.

-Demain matin, si vous le voulez, je vous emmène.

Évidemment je suis intervenue.

-Vous êtes guide ?

-Bien mieux, ma petite, j'ai une expérience qui peut défier tous les guides. Et puis je le connais par cœur ce vieux Coolidge.

Nous étions dopées, éblouies, empaquetées par ce montagnard magnifique, j'étais prête à tout. Ma copine semblait plus frileuse.

-Vous savez je n'ai pas le pied montagnard, et j'ai le vertige.

-Ça s'apprend la montagne, ma belle, et puis vous serez encordées, la première de cordée est unique, je la connais bien, vous la suivrez comme des anges, et vous connaîtrez l'appel des sommets.

Il faut dire que c'était mieux que nos petites vies industrielles. Judith me freinait. Tu crois qu'on est assez équipées ? Et toi t'as pas le vertige ?

-Tu as perdu le goût de l'aventure, Judith, pense à ce que tu pourras raconter à tes mômes.

Nous avions toutes les deux lu des récits d'aventuriers intrépides, amoureux des sommets ou des mers. Sous ses airs peureux Judith était gourmande et ouverte, elle m'a étonnée quand, à la fin du repas, subjuguée par l'électricité ambiante, elle m'a dit : On y va. Je sentais que le guide pas guide était plus fort que ses craintes.

À six heures du matin, nous étions prêtes, attifées comme des montagnardes d'occasion, moufles trop grandes, bonnets sur les yeux etc... Nous étions quatre filles et deux garçons (trop peu pour mon goût). Je n'ai pas très confiance en eux, me dit Judith d'une voix pâle mais il y a le chef !

Elle m'a tirée par la manche, m'a soufflé à l'oreille - je serais bien restée dans ma chambre pour lire le Julien Green que tu m'as passé.

Nous sommes partis. Le Coolidge n'avait pas de secret pour François. Après deux heures de grimpe pas trop dure, une brume commençait à tomber du ciel, au départ il était d'un bleu parfait. Des sortes de pans de grisaille estompaient les sommets, certains ont crié : on continue quand même ?

Pas de problème les gars. François restait sûr de lui. Derrière moi Judith voyait moins les rochers, elle les heurtait, j'entendais les pierres rouler, tout devenait glissant, nous avons croisé une cordée qui redescendait, ils ont hurlé, attention ! Là-haut on ne voit rien. François a répondu, je connais. Judith m'a accrochée, pourquoi on ne redescend pas ? J'étais aussi aux abois, on ne peut plus, je crois qu'il a changé de route. J'avais un vertige fou, François nous faisait traverser d'autres chemins plus dangereux, j'ai cru mourir de peur, mes mouffles glissaient sur la roche, Judith a crié, nous nous sommes retrouvés sur un surplomb minuscule, serrés les uns contre les autres, Judith claquait des dents, François n'en menait pas large, trop tard, mon vieux ! Nous nous sommes mis à crier comme des fous je disais, n'arrêtez pas ! Ils étaient figés sauf Judith et moi douées d'une force décuplée. Je me souviens de la Hongroise qui m'a dit, enlève ta moufle, je lis dans les lignes de la main, elle m'a crié, tu as une très longue vie. J'ai ri, j'ai hurlé plus fort, je sentais mes genoux se geler en plus d'une colère glacée, je hurlais à la vie, Judith aussi, ce petit corps de bourgeoise parisienne devenait indomptable dans une fureur aussi glacée que la mienne. La cordée de secours de la Bérarde est arrivée, nous sommes repartis sur des dos, enjambant des rocs infernaux, j'ai fermé les yeux jusqu'à l'arrivée au refuge, on nous a déposées, réchauffées, la fureur ne me quittait pas mais nous étions sauvées. Je me répétais

sans cesse : quel con celui-là ! On devrait toujours se méfier des vantards.

Depuis lors Judith et moi sommes unies à la vie à la mort.
Alors !

2

J'étais à l'aéroport ce fameux jeudi à 15h30.

Judith est sortie, bichonnée à mort. Une robe de coton rose trop légère pour le Printemps, souliers assortis genre ballerines, cheveux légèrement ondulés d'une permanente souple, mèche fidèle sur le front assortie de petites mèches désordonnées et inhabituelles au bord de son visage un peu enfantin, rieur, en un mot inondé de bonheur.

Je l'ai cueillie comme on cueille une fleur au bord de la route. Malgré mes retenues cette allégresse s'engouffrait en moi si ce n'est le poids de la valise bien lourde pour une semaine.

Je l'imaginai emplie de chemisiers fleuris, de jupes longues, de ceintures dorées, de crèmes et parfums aussi printaniers que le visage innocent et ouvert qui s'offrait à moi comme une fenêtre sur le soleil.

-Tu es parfaite, j'aurais pu te prendre pour une autre.

-C'est vrai ? Tu me trouves bien ?

-Prête à point pour la casserole.

-Je meurs de plaisir et de trouille.
-Rassure-toi, on ne voit que le plaisir.
-Alors qu'est-ce qu'on fait pendant ces deux jours ?
-On ne va pas se tourner les pouces en attendant l'homme parfait.

Le temps d'aller au parking et de reprendre ma vieille Simca bordélique, je lui ai expliqué que le programme était chargé. Je n'avais pas l'intention de la laisser mariner dans la béatitude anxieuse de l'attente.

-Tant mieux !

Elle dévorait des yeux la route qui montait vers Vence, poussait des cris de joie pour la montagne qui apparaissait au détour des routes, la vue du village de Saint Paul de Vence à gauche, tout changeait à chaque virage, Paris s'estompait déjà.

-Demain on va à Saint Paul, tu vas commencer par la découverte des stars, le milieu du Sud artiste et culturel de l'arrière- pays.

Elle jubilait.

-Tout ce que tu me proposes m'emballe. Je veux m'emplir les yeux, être prête pour mon rêve.

-C'est un rêve, dis-je.

Je ne retrouvais pas ma timide, frileuse, discrète Judith. Elle s'était épanouie comme une rose de mai.

Je l'enviais presque mais ma vie était pleine. Merci mon Dieu ! Entre les ports, les attentes, le courrier, ma vie respirait fort. Mais j'ai respiré pour elle. Elle ouvrait une fenêtre, c'était pas mal.

Je l'ai installée dans sa chambre avec penderie pour ses petites robes d'allumeuse, planches pour les sous-vêtements affriolants, – je l'avais connue avec des slips de coton et des soutiens gorge épais, avec armatures – Je découvrais une jeune fille entre Crazy Horse et salon de thé.

Elle me plaisait.

On a dîné aux chandelles et au champagne. J'avais décidé de mettre le paquet.

-Ta maison est sublime !

Elle l'était, vieille, avec de vieux arbres, un vieux jardin, une vieille cuisine. Mais Judith trouvait tout sublime, sa vie devenait sublime. Je marchais dans son jeu. Après tout, elle me distrayait.

-Tu ne t'ennuies pas ? Elle l'a dit avec une moue que j'ai supprimée immédiatement.

-J'ai mes ateliers d'écriture, mes lectures publiques, je rencontre des gens.

-Ton mari ne te manque pas ?

-Terriblement.

Le sujet était clos. Je n'avais pas envie de m'étendre sur ma vie de femme seule. Il n'y avait plus que la sienne, son imprudente échappée m'amusait. Il lui mettait aux joues un rose candide, ses yeux brillaient d'un feu confidentiel.

Je l'ai couchée juste assez ivre. J'ai eu le temps d'apercevoir une chemise de nuit à faire damner une armée de convertis. Quelle agréable surprise !

-Demain, Saint Paul, tu en verras des artistes...

-Je veux connaître ta vie.

Elle l'a grogné d'une voix endormie, c'était gentil.

Dans ma chambre je me suis couchée avec la même béatitude, j'avais enfilé mon vieux tee-shirt délavé dominée par l'extase du repos. Il était assez long pour me couvrir les fesses.

3

-On commence par la fondation Maeght lui ai-je dit au petit déjeuner.

Elle n'avait pris qu'un bout de baguette avec un rien de confiture.

-Ma taille ! Tu comprends.

J'ai ri, elle était fine comme un courant d'air mais je restais bon public.

Judith était cultivée, elle avait entendu parler de la Fondation et de beaucoup de peintres.

-Paris a ses musés, tout de même, Marie, je ne suis pas une paysanne.

J'ai tout de suite vu en entrant dans ces merveilleux jardins qu'elle connaissait Braque écartelé au fond d'une piscine, Miro qui s'aventurait dans les allées comme un seigneur des temps modernes. Elle restait surtout fascinée par les jardins. Ils accompagnaient somptueusement un art plus risqué que les Rembrandt ou les Renoir. Arrivées dans la cour où les Giacometti

me font encore frissonner dans leur course frénétique et hâte vers je ne sais où, Judith a frémi aussi.

J'ai senti que c'était un beau prélude à son impromptu. Je lui ai raconté que nous étions venus à la répétition d'un concert de Stockhausen, les violons se répondaient d'arbre en arbre, le mystère était insondable, la musique prenait des couleurs de nuit, d'images syncopées. Un fil magique réunissait les arbres, les violons et l'ombre. Judith m'écoutait, accrochée à moi, se rapprochant des tableaux.

-Si on s'asseyait, Marie, je voudrais regarder mieux.

Elle prenait du poids, ma Judith, son sérieux emballé de légèreté vestimentaire me faisait comprendre qu'on l'aimait assez pour l'enlever.

Nous sommes sorties d'une sorte d'enchantement.

Je lui ai parlé d'un apéritif à la Colombe d'Or. Elle a pris son air de jeune fille blessée.

-C'est dommage d'abandonner ce miracle. Tu es sûre que c'est bien là-bas ? C'est un piège à touristes.

-Il y a les touristes et il y a les stars. Tu en verras. La bâtisse est très belle.

-Tu crois que je suis habillée pour cet endroit ?

-Trop bien, lui ai-je dit avec une certaine tendresse. Le jean est porté aussi dans ces lieux.

-Tu es une mère pour moi.

-Une mère certainement pas, une complice oui.

Quand nous sommes entrées à la Colombe d'Or, j'avoue avoir ressenti une petite fierté quand Simone Signoret toujours attablée dans le même coin avec sa série d'américano vides devant elle, m'a fait un signe affectueux.

-Tu la connais m'a murmuré Judith dans le bar où nous nous étions assises entre le pouce Géant du sculpteur César et l'actrice Anouk Aimée très entourée, ravissante.

-Elle m'a beaucoup encouragée dans l'écriture.

Judith rajustait sa robe, refermait un peu son décolleté, sérieusement intimidée.

L'entrée d'Yves Montand fut un scoop comme d'habitude. Il dépassa le bar en sifflotant après avoir claqué des talons et fait le salut militaire en m'y voyant.

-Lui aussi tu le connais !

-Il est venu jouer « Les feuilles mortes » sur mon piano.

Judith me regardait d'un œil différent.

Je n'étais plus la fille du Sud, un peu isolée dans sa vieille maison et fidèle à son marin de mari toujours au bout des océans.

-Tu vois lui dis-je pour la sortir de ses admirations enfantines, le garçon du bar est devenu un ami. Il m'a confié qu'à la retraite il écrivait un livre sur le ballet des stars à la Colombe, les liaisons, les ruptures, les drames souterrains et les déceptions d'amour. Un festin, me disait-il, chaque jour apporte sa surprise, il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles.

Elle a regardé le garçon avec un nouvel intérêt tout en sirotant un porto bien tassé.

-Je suis ivre de ce pays, Marie, tu me transportes.

-Rassure-toi, ce n'est pas ma vie. Je viens boire un café pour rencontrer Simone ou Romy Schneider

-L'actrice ?

J'abusais un peu, l'éblouir était presque une récréation.

-Elle m'a invitée pour le repas de son anniversaire, en bas, dans la salle baignoire, nous étions dix, il y avait les Jurgens, le frère de Romy etc. Je suis sûre qu'elle nous a invités pour mon mari, elle l'avait repéré. Ce jour-là il avait la grippe, je suis venue seule, sacrée déception. Je me suis bien amusée, ces gens loin de Paris, de leurs façades, sont finalement plus agréables. Romy passait des petits billets qui faisaient le tour de la table. Elle s'exprimait de cette façon.

-Tu en as reçu ?

-Oui. Elle me disait « je m'ennuie profondément, mais ça ne se voit pas ». Pauvre Romy.

Judith était à point pour une salade sur la très belle terrasse de la Colombe. Je lui ai raconté que chaque pierre de la façade venait de Bourgogne, numérotée. Un vrai chef d'œuvre.

Signoret ne m'a plus adressé un regard, elle était cuite, j'en ai ressenti une sorte de chagrin pour ce monstre sacré, je l'aimais vraiment. Derrière nous une tablée de touristes était en contemplation. Une partie de boules se préparait sur la place avec Montand et Ventura.

Nous sommes allées un moment sur la terrasse du café de la place que j'aimais particulièrement, plus simple et bon public et puis j'ai rentré Judith épuisée pour une bienheureuse sieste. Il ne fallait pas qu'elle se fane, cette jolie amoureuse, nous revivions Madame Bovary, je me sentais responsable de son échappée.

-Demain nous irons à Vence, là tu verras du plus solide et du plus reposant.

Elle s'est écroulée.

J'ai écouté un concerto de Mozart, il m'a baignée d'une coulée d'eau fraîche.

Je me suis étendue sur le divan de mon « vieux » salon, j'ai fermé les yeux sur les profondeurs insondables de l'absence.

A suivre...